

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE

NOTA...

FEUILLETON,

RECUEIL DE LITTÉRATURE.

VOL. II. MONTREAL, 15 NOVEMBRE, 1866. No. 4.

SOMMAIRE.—Avis des Éditeurs.—
Chronique de la Quinzaine.—Littérature
Canadienne : Souvenir d'une nuit de No-
vembre 1839, ou épisode de la vie d'un
Étudiant en Médecine.— Littérature
Étrangère : Un Cœur de Mère.— Variétés.
—Annonces.

Avis des Éditeurs.

Nous avons en mains quelques col-
lections de la première année du *Feuil-
leton* (brochées) dont nous pouvons
disposer. Nous engageons nos nouveaux
abonnés à se procurer la première an-
née qui forme un joli volume de près
de quatre cents pages. Nous la leur
enverrons (*franco*) pour la modique
somme d'une piastre et vingt-cinq cen-
tius.

Nous invitons les amis de notre pu-
blication résidant dans les localités où
nous n'avons pas d'agent de former des
clubs d'abonnés.

Toute personne qui enverra la sous-
cription de cinq abonnements aura droit
de recevoir le *Feuilleton* gratis pendant
six mois; et celles qui enverront la
souscription de dix abonnés auront droit
à une année d'abonnement, ainsi qu'à
la Prime.

Le prix de l'abonnement aux États-
Unis est d'une piastre et cinquante
cents, en *greenbacks*.

J. B. BOURDEAU, GÉRANT.

Chronique de la Quinzaine.

La question Mexicaine est aujour-
d'hui l'objet vers lequel se tournent
tous les regards. Le Mexique vient de
passer de la domination française à celle
des États-Unis par la fuite de Maximili-
en, or la France va-t-elle accepter paci-
fiquement ce honteux trafic; cette odi-
euse trahison d'un côté, et de l'autre
cette lâche acceptation d'un état légiti-
mement acquis?

Ces rapports nous sont fournis par les
journaux Américains, qui depuis quel-
ques temps se plaisent à enregistrer
mille absurdités touchant l'empire Mex-
icain, inutile d'ajouter que ces rapports
nous portent beaucoup à douter de leur
véracité.

“ Le repos de la France, est celui du lion,
dit Cohen; que l'heure du danger sonne,
et aujourd'hui non moins qu'autrefois,
on verra que l'on n'attente pas impuné-
ment à ses droits, à son honneur.” Eh
bien! si jusqu'aujourd'hui son honneur
ne fut pas terni, si dans la révolution
italienne sa politique fut digne de la na-
tion proclamée “ fille de l'église,” si
elle a fait tout ce qu'elle se devait à
elle-même, tout ce qu'elle devait à la chré-
tienté; si la liberté qu'elle vient d'ac-
corder à la Vénétie, liberté qui lui per-
met d'embrasser la cause du pape ou de
Garibaldi, est ce que devait la France,
à l'égard de la cause du Vatican, si tout

sa conduite en un mot est digne d'elle-même, dans la grande question européenne qui vient de s'accomplir; aujourd'hui au moins, voilà une circonstance au moins où ses droits sont assez vexés, son honneur assez compromis pour agir; voilà le moment où le lion devrait se réveiller et faire preuve de sa suzeraineté. S'il persiste dans son inertie, je me figure le vieux lion de la fable, si chargé d'années, si affaibli, qu'il va jusqu'à recevoir sans se plaindre, le coup de patte de l'âne: et non pas l'altier roi de la forêt qui dédaigne d'attaquer un ennemi indigne de lui, mais qui dans son repos même, fait trembler quiconque se sait voisin de son empire.

Castelnau a été envoyé auprès de Maximilien. Sa mission était de dégager le plus tôt possible, la responsabilité de la France, dans l'affaire du Mexique, et partant à l'évacuation des troupes françaises. C'est une preuve que la France, pousse l'humanité jusqu'à préférer renoncer à ses droits, à ses possessions mêmes, plutôt que de verser du sang. Ce qui serait chose commune chez un autre peuple, est souverainement étrange chez la nation française, voilà pourquoi cet ordre de choses paraît inexplicable.

A Rome, un accord tacite semble s'être fait entre le gouvernement et le peuple. La misère pèse de tout son poids sur les populations; chacun a confiance dans un avenir prochain pour des changements radicaux! et le gouvernement lui-même sent son impopularité et sa faiblesse; les révolutionnaires sont là tranquilles, suivant avec un semblant d'indifférence la marche des choses; ils sont, disent-ils, sûrs de leurs succès.

Le Saint Père, du haut du Vatican, voit d'un œil calme ses ennemis, domine leurs complots, et gémit au fond de son cœur, sur les maux de son peuple

agité. La confiance est dans ses paroles; on reconnaît celui qui a reçu de Dieu lui-même la promesse que l'enfer ne prévaudra jamais contre l'église. Il voit venir l'année 1867, comme une année qui marquera dans l'histoire de l'église; il se prépare même à la célébration des grandes cérémonies religieuses qui doivent s'y accomplir. Il a foi en Celui qui a la main sur les peuples et les fait mouvoir à son gré, pour le plus grand bien général.

On apprend que le comte de Bismarck est dangereusement malade. Il paraît que le victorieux ministre trouva la maladie au fond d'un pôle à l'anguille. Redoutable en politique, on dit qu'il ne l'est pas moins à table; on reconnaît partout les héros.

Après les luttes politiques et internationales, l'esprit se repose, avec délices dans la contemplation de la religion; C'est bien là le foyer des sacrifices généreux, de ces dévouements qui étonnent et ravissent ce cri d'admiration: "Que c'est beau!... Oui la religion est féconde en belles choses, et notre pays qui touche d'une main à son berceau et de l'autre à l'idéal de la civilisation, semble suivre une destinée providentielle dans la propagation évangélique. Après le nombre multiple de missionnaires déjà fourni par notre clergé aux pays sauvages, vingt huit religieuses des couvents du St. Nom de Jésus, de la Providence et des Sœurs-Grises, viennent encore de se détacher du bercail commun pour l'Orégon. Or si la religion est belle, c'est bien dans son action sur ces jeunes filles timides, élevées à l'ombre du cloître, renonçant à leur patrie, aux liens qui les unissent encore à la famille, aux affections même de leurs propres couvents. Elles n'ignorent pas, pourtant ces généreuses pionnières du salut des âmes, elles n'ignorent pas qu'en Orégon leurs

travaux ne seront pas toujours couronnés de succès, que la religieuse ne trouve pas là le respect et la vénération dont elles sont entourées dans la patrie, qu'il leur faudra du moins à la plupart d'entre elles, revenir au temps où elles ne savaient pas dire du pain, l'idiôme maternel n'est pas celui du pays; elles n'ignorent pas toutes les fatigues, les dangers mêmes du voyage, la mer avec ses flots incessamment agités; mais c'est pour la gloire de la Religion, tout cela n'est rien. Grande est donc cette religion qui inspire de tels dévouements; bénis sont ceux que choisit la Providence pour exécuter son œuvre; benis est le pays qui fournit ces évangélistes; bénie enfin est la famille en pleurs, qui se voit ravir, pour une telle cause, un de ses membres, sa joie, sa consolation, souvent même, sa gloire.

LITTÉRATURE CANADIENNE.

Souvenir d'une nuit de Nov. 1839,

ou

ÉPISODE DE LA VIE D'UN ÉTUDIANT EN MÉDECINE.

Il fait nuit; la brise amollie s'exhale en gémissements plaintifs, au firmament de grosses nuées noires roulent en tourbillons, affectant les formes les plus bizarres et les plus fantastiques. Parfois un pâle rayon de la lune se glisse et tremblottant, scintille entre les déchirures du sombre voile, qu'il borde alors d'une frange argentée.

C'est la nuit du deux novembre; nuit consacrée au souvenir de ceux que la mort a moissonnés.

D'heure en heure, le son lugubre des cloches de la cité réveille un écho. Jointain: on dirait une voix de l'autre monde, implorant le secours des vivants.

La terre se durcit par la gelée, et demain le givre blanc couvrira les tombeaux où les fidèles iront prier pour leurs frères.

En face de l'église Paroissiale, dont les contours douteux se dessinent à peine dans l'ombre, un jeune homme s'arrête sous le réverbère. Il est revêtu d'une longue redingote; un chapeau au large bord lui couvre la figure, et lui donne l'aspect d'un malfaiteur indécis, et pensif. C'est Felix; fidèle au rendez-vous donné, il y arrive le premier, car plus que personne, il y a intérêt.

Son attente ne fut pas longue; au bout de quelques minutes, deux de ses amis le rejoignent; en ce moment dix heures sonnent au vieux cadran de St. Sulpice. Au premier coup du timbre, nos étudiants tressaillissent, comme des criminels au moment d'un attentat.

En se dirigeant à la maison d'Ovide, ils rencontrèrent le grand John; son pas était indécis, il trebuchait et chancelait; marque évidente de quelques libations en l'honneur de Bacchus.

«Hola! John, pourquoi tant de zig-zags? tu serais mieux dans ton lit.»
«Aller dormir moi? et notre sujet donc; croyez-vous que mes bras nerveux ne vous serviroient de rien; fiez-vous sur moi j'ai doublé ce soir la dose de mon courage, et vous verrez si je besogne bien.»

On arrive; on demande Ovide. Ovide est sorti. Aurait-il eu peur lui si inrépide, lui dont les tours de force dans les enlèvements sont connus par tous ses confrères. On s'informe, on cherche; les gens de la maison ne peuvent dire où il est; seulement dans l'après-midi on l'a vu sortir fréquemment; il paraissait aussi un peu agité, et sur sa figure le sérieux avait fait place à son sourire habituel. Mais rien en tout cela qui pût faire soupçonner le motif de son absence.

Que faire? lui seul est absent: impossible de passer par cette petite porte masquée qu'il connaît. «Mieux vaud remettre la partie à une autre fois, dit une voix.»

Felix alors voit que l'occasion perdue ne se retrouvera de sitôt. Il s'arme de courage, et entraînant les autres du

geste et de l'exemple : escaladons toujours cette clôture, et faisons une battue dans le cimetière ; qui sait nous aurons peut-être bonne chance. . . . Puis joignant l'action à la parole, il accole le grand John à la clôture, et d'un furieux bond, en atteint le sommet.

Il sautait à peine dans le cimetière, au milieu d'un haut taillis de chanvre ; que deux de ses compagnons bondissaient à ses côtés. Restait le Yankee : alourdi par le vin, il se cramponne en vain au mur ; les forces sont restées au fond de la bouteille ; en dépit de ses héroïques efforts, trois fois il retombe lourdement sûr le pavé de la rue ; prenant alors son parti ; il se couche philosophiquement de tout son long sur la mère commune des mortels, et attend ainsi, l'issue de l'expédition.

Cependant ses amis se blottissent dans les broussailles. L'obscurité règne partout épaisse et profonde ; les platanes et les grands peupliers qui bordent l'avenue du cimetière, balancés par la brise que se joue dans les branches et leur enlève une à une les dernières feuilles qui vont joncher le sol, frémissent, craquent, et troublent seuls le morne silence du champ des morts.

Au fond du cimetière s'élève une maisonnette : c'est le charnier. La porte en est ouverte ; une lampe fumeuse, que distinguent facilement les étudiants, pend au plafond. Elle éclaire quatre à cinq soldats nonchalamment accoudés sur une table. Ils paraissent avoir trompé les heures au moyen des cartes, de la pipe, et de la bouteille, qui sont entassées sur la table : mais pour le moment ils semblent sommeiller en attendant l'heure du relevé. Un seul veille encore et paraît se promener dans la salle.

Les étudiants observent tout, plus indécis que jamais : ils s'inquiètent, se font petits, retiennent leur souffle.

Soudain le soldat encore éveillé allume une lanterne sourde, et se dirige de leur côté. Le moment est critique, les cœurs battent à coups redoublés ; ils frissonnent de la tête aux pieds, leur cheveu se hérissent et chacun d'un mouvement convulsif s'assure que le

pistolet dont il est armé, ne fera point fausse amorce.

Le soldat avance, avance toujours ; il semble même chercher leur trace, et examine plus attentivement les broussailles. Dans la sombre horreur de la nuit, quand les rayons de sa lumière illuminent sa figure, il semble grimacer un sourire sardonique. " Nous sommes découverts, se disent intérieurement nos amis, du courage."

Au bruit sec et saccadé que fait le chien d'un pistolet qu'on apprête, le soldat tend l'oreille ; il s'arrête, recule, change de direction, et s'avance vers son camarade en faction à l'entrée du cimetière.

" Qui va là ? " crie la sentinelle ; " Ami ; " répond le soldat à la lanterne.

Puis déposant sa lumière, rapide comme un trait, il empoigne au col la sentinelle ; de sa droite lui arrache la carabine, le fait pirouetter par un adroit croc-en-jambe et sitôt qu'il tombe, lui met un genou, sur la poitrine.

La sentinelle étourdie du choc, reste une seconde sans mouvement ; puis la rage au cœur, les lèvres écumantes, les yeux enflammés et brillants comme d'ardents tisons, par un brusque et violent mouvement se dégage de l'étreinte de fer de son ennemi, et le tenaille à son tour.

Enlacés comme deux serpents l'un à l'autre, poitrine contre poitrine, l'œil dans l'œil, haletant, la sueur aux tempes ils rivalisent de force et d'habileté dans cette lutte à mort. Tantôt dessus tantôt dessous, chacun neutralise les efforts de l'autre par des efforts contraires ; ils roulent et se débattent sur l'humide gazon : les coups qu'ils se portent font résonner d'un son caverneux les tombaux sur lesquels l'un des deux doit mourir.

La lune alors se dégage des nuages, et découvre les deux combattants aux yeux des étudiants. Attentifs, inquiets ; ils tremblent, leurs dents claquent de frisson ; ils sont aussi étonnés de ce qu'ils voient que de l'apparition de quelques démons, sous forme humaine, venus dans le champ funèbre y danser une ronde infernale.

Enfin la sentinelle fatiguée ne résiste plus que faiblement ; par un effort sur-

humain le soldat l'écrase et la cloue au sol... Puis d'une voix basse, vibrante et bien accentuée; un cri, un geste, tu meurs.

A cette menace, les étudiants mus comme par un ressort d'acier bondissent de joie et se précipitent vers les combattants; car dans le soldat à la lanterne ils ont reconnu l'intrépide Ovide. Il était temps; les rôles pouvaient changer; Ovide était épuisé et la sentinelle au désespoir allait frapper un coup décisif.

Ils l'en empêchent, lui lient les mains le baillonnent, et sur les ailes de l'espérance et du bonheur, ils volent au charnier.

Ils y voient les quatre gardiens ronflant à qui mieux mieux.

Pendant qu'ils dépouillent le cadavre, frais encore et l'emportent, l'un d'eux débouffe la carabine de la sentinelle.

Déjà à force de bras ils sont parvenus à lancer le sujet dans la rue, et s'apprêtent à l'y suivre, quand une voix s'écrie: "Police, au secours."

C'était le grand Jolin réveillé en sursaut par le poids du cadavre tombé sur lui. On le relève et on l'entraîne de force.

En passant à la porte du cimetière, les vainqueurs entendirent la sentinelle secourue sans doute par ceux qui venaient la relever, proférant les jurons les plus énergiques et les plus ébouriffants du répertoire de l'armée anglaise.

Inutile de redire l'entrée triomphale des enlèveurs dans les salles de dissection du collège: les voutes en sont ébranlées, et l'écho des cris de victoire, se répercute au loin dans les sombre corridors.

Aux questions pressantes dont on accablait le glorieux Ovide, il se contenta de répondre: "mon costume de soldat doit vous en dire assez; n'est-ce pas qu'il me donne un air martial?—C'est au point que les quatre pauvres imbeciles qui veillaient le cadavre m'ont pris pour un soldat d'un autre régiment. Une bonne dose d'*Opium* versée habilement dans la Jamaïque a fait le reste; et puis voilà"—Comme si lui n'eût été qu'un spectateur indifférent et passif à la scène

palpitante d'intérêt, à laquelle son ingénieuse invention avait donné lieu.

On dit que Félix, ivre de joie, alla le lendemain conter à son épouse chérie le récit du commun exploit: elle tremblait et riait à la fois, le chère petite femme.

Pour le grand Jolin, les amis lui demandèrent où il était allé la veille, il répondit: "Parbleu, chez Pluton, je pense."

OMER M.....

FIN.

NOTE.—Nos lecteurs voudront bien lire sur le dernier numéro "rue Norchester," au lieu de rue Lagauchetière, sur laquelle est situé le cimetière anglais.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

Un cœur de Mère.

IV

— Si parbleu! et, à part les larmes qu'on lui voyait de temps en temps dans les yeux quand on lui parlait de son fils, elle se conduisit vaillamment. Ceci aurait passé comme le reste, il n'y avait qu'à n'y pas faire attention; mais Arthur est une femelle, qu'un rien émeut. Si tu l'avais vu tantôt! D'honneur, il me faisait pitié, et cependant j'étais furieux contre lui. Abandonner une si belle carrière! Sais-tu qu'il était destiné, son général me l'a dix fois écrit, à devenir un des meilleurs officiers de l'armée! Sous son air doux et gentil il cache une intelligence de premier ordre. Sur les questions de tactique il nous enfonçait tous dans le cercle, et pourtant nous sommes là plusieurs qui avons blanchi sous le harnais et qui ne, nous regardons pas comme des bêtes pour ce qui se rapporte au métier. Il avait ce qu'il faut pour parvenir, il est jeune, sage, travailleur, intelligent, ses chefs le protégeaient et s'accordaient pour le pousser. Il y avait dix à parier contre un qu'il compterait un jour parmi nos meilleurs généraux. Et penser que dans

un moment de sensibilité ridicule il jette tout cela aux orties ! Ah !...

Ces phrases, prononcées d'un ton saccadé, montraient qu'en énumérant avec un soin amer toutes les chances de réussite de son neveu, toutes les faveurs dont il était l'objet, le pauvre colonel retournait avec une sorte de plaisir cruel le poignard dans sa propre plaie. Décidément il ne pouvait comprendre l'indifférence d'Arthur pour le brillant avenir qu'il avait en perspective, ni se faire à l'idée de voir le nom des Garnier effacé des cadres de l'armée.

Le diner fut servi sur les entrefaites et n'opéra pas, ainsi que Mélite l'avait espéré, une utile diversion. Entre chaque bouchée le vieillard continua de maugréer contre Mme Garnier, contre Arthur et même contre Mélite. Recueillant avec soin extrême tout ce qui pouvait être opposé à l'accomplissement de cette fatale résolution, il déclarait qu'en ce moment surtout, avec les bruits de guerre qui couraient, il était impossible, consciencieusement impossible d'y persister.

Mélite laissa couler le torrent et se garda bien d'alimenter le feu de la discussion par une contradiction maladroite. Quant il eut tout dit, le colonel dut forcément se taire. Mais, on le voyait, sa pensée restait tendue vers ce point fixe. En fumant silencieusement sa pipe, il poussait, en même temps que de longs jets de fumée, des soupirs prolongés qui prouvaient combien il se compiait dans son regret.

Mélite alors se permettait un léger sourire et puis se remettait à savourer dans le secret de son cœur le bonheur inattendu qui lui arrivait.

Le colonel se préparait à allumer une seconde pipe, quand la porte s'ouvrit devant Arthur. Il était pâle d'une violente émotion récemment éprouvée, mais son visage rayonnait d'une joie profonde. Il échangea avec Mélite un regard expressif, et dit que sa mère, se sentant un peu plus forte, voulait essayer une courte promenade, et qu'elle les attendait dans la rue.

Mélite se tourna vers son père et l'interrogea des yeux.

— Va, dit-il d'un ton bourru, je ne veux pas sortir encore.

Mélite passa dans son appartement et en revint presque aussitôt. Elle embrassa le vieillard, qui feignait de ne pas s'apercevoir de la présence d'Arthur, et descendit.

Mme Garnier l'attendait en effet. Elle sourit doucement, prit le bras de son fils, et, se penchant vers la jeune fille :

— Sa démission est écrite, elle part demain, murmura-t-elle. Plus de séparation ; je suis trop heureuse, et c'est à toi que je le dois !

Ils gagnèrent la promenade de la ville et prirent une allée déserte. L'ombre du soir descendait sur les hauts tilleuls, l'air était tiède et tout chargé de senteurs embaumées. C'était un de ces moments où la nature semble ouvrir son sein pour en laisser échapper de mystérieuses émanations, et, sous le coup de cette douce influence qui, par les secrètes relations que le Créateur a établies entre le monde sensible et le monde moral, agissent sur l'âme humaine, il se fait un épanchement du trop-plein du cœur. La mère osait enfin raconter ses souffrances dans toute leur acuité ; le fils ses défaillances, ses dégoûts, ses hésitations. Mélite écoutait émue et charmée, car si Mme Garnier, dans son égoïsme maternel, ne pensait encore qu'à son propre bonheur, Arthur avait su de mille façons délicates faire sentir à la jeune fille qu'elle était bien pour quelque chose dans ses regrets passés et dans la joie qu'il éprouvait à recouvrer sa liberté.

Quand ils rentrèrent en ville, sept heures sonnaient à l'église paroissiale. Ce ne fut donc pas sans un certain étonnement qu'ils aperçurent au coin de la place, ordinairement déserte à cette heure, un groupe compacte d'hommes et de femmes de toute condition. C'était à qui s'approcherait le plus près possible du mur de la mairie, sur lequel apparaissait une large et longue affiche de papier blanc.

Peu curieux au fond de ce qui pouvait provoquer cet intérêt si vif, les trois promeneurs allaient passer outre sans s'arrêter, quand les yeux d'Arthur

tomberent sur son oncle, qui, debout et fermement campé sur ses jambes, opposait ses puissantes épaules comme barrière aux envahisseurs et lisait gravement. Il signala sa présence aux deux femmes, et elles s'arrêtèrent pour l'attendre. Elles le virent se détourner, se dégager de la foule et s'avancer vers elles. Il ne les apercevait pas et marchait lentement la tête baissée, l'air préoccupé. En arrivant tout près d'elles, il leva les yeux et les reconnut. Sa physionomie demeura sombre :

— Que lisez-vous donc de si intéressant sur ce papier, Louis ? demanda Mme Garnier, pour entamer la conversation.

Le vieillard se tourna tout d'une pièce vers Arthur, et, le foudroyant d'un regard sévère, presque méprisant, il répondit d'un ton décisif :

— Ce qu'on vient de plaquer là c'est une dépêche télégraphique arrivée ce soir. Les Autrichiens ont passé le Tessin, la guerre entre la France et l'Autriche est déclarée.

Arthur tressaillit, les deux femmes devinrent extrêmement pâles. Ces mots avaient une signification terrible et faisaient chanceler sur sa base le fragile édifice de bonheur qu'ils s'étaient plu à élever ; c'était le souffle de l'homme sur le château de cartes construit par les mains d'un enfant.

— Mon frère, êtes-vous bien sûr de cela ? balbutia la pauvre mère.

Le colonel ne répondit pas. Arthur s'était éloigné rapidement et s'était glissé dans la foule. Il revint presque aussitôt et reprit le bras de sa mère sans prononcer une parole ; mais son regard baissé, sa physionomie sérieuse, parlèrent pour lui. La nouvelle n'était que trop vraie.

Ils regagnèrent leur demeure en silence. Quand le cœur éprouve une déception vraiment amère, les lèvres se ferment. A la porte de Mme Garnier ils s'arrêtèrent. Le colonel regarda Arthur. Une question lui brûlait la langue, et, devant ces figures sur lesquelles s'imprégnait une douleur muette mais profonde, il n'avait pas osé l'adresser.

En ce moment il se décida à la faire.

— Eh bien ? demanda-t-il avec une

brusquerie qui dissimulait mal sa secrète angoisse.

Le jeune homme releva la tête, un éclair de fierté jaillit de ses yeux bleus.

— Je n'ai plus de choix, dit-il noblement. Ma mère elle-même ne me conseillerait pas de donner ma démission. Maintenant ce serait une lâcheté.

Le colonel tendit la main à son neveu.

— C'est bien. Pardonne-moi d'avoir douté de toi.

Et il reprit radieux et triomphant le chemin de sa propre maison, entraînant Mélite qui dévorait ses larmes et cachait sa pâleur sous son voile de gaze.

Le lendemain, Arthur rejoignait son régiment. Ni sa mère ni Mélite n'eurent la pensée de s'y opposer. Il l'avait dit, l'honneur lui commandait de revenir sur sa décision, et elles courbèrent la tête sous cette dure mais inflexible loi. Ce ne fut pas sans peine. Les pauvres femmes, qui avaient cru toucher au bonheur, tombaient au plus profond d'un abîme de craintes, d'incertitude, de sinistres pressentiments. Quelques semaines après son départ, Arthur était en Italie exposé à mille dangers, menacé à chaque heure de sa vie.

L'existence de Mme Garnier était devenue un douloureux et permanent martyre. Sous le coup de cette attente fiévreuse, de ces préoccupations ardentes, sa santé déclina visiblement. Arthur écrivait souvent, et ses lettres étaient saturées d'espérance.

« Nous marchons à pas de géant, disait-il dans sa dernière lettre, et la campagne ne peut durer. Tranquillise-tu donc, chère maman, et aie confiance. J'ai un bonheur insolent, Dieu me protège visiblement, et tes prières me sont un bouclier. Mon colonel m'a promis que la paix signée, et elle le sera avant peu, j'obtiendrais le jour même un congé. Pris donc, mère bien-aimée, mais ne t'inquiète pas, j'arriverai à l'improviste sain et sauf, s'il plaît à Dieu. Et, je te le jure, nous ne nous séparerons plus. Ce métier de sang que j'accomplis consciencieusement répugne, à ma nature, je n'ai jamais compris comme maintenant à quel point je m'étais trom-

pè en me faisant soldat. C'est une carrière glorieuse que celle des armes, mais elle ne me convient pas. La vue d'un champ de bataille me cause une impression d'horreur qui me jette dans de profondes réflexions. Je ne suis pas de ceux auxquels l'enivrement de la gloire suffit. Encore une victoire, et nous en aurons fini. Alors, vois-tu, je brise mon épée; cette fois sans deshonneur, je me jette dans un wagon et je retourne près de toi pour ne plus te quitter."

Toutes ces tendres promesses ne pouvaient triompher de l'abattement de Mme Garnier. Elle ne vivait plus qu'à demi, et, quand elle sortait de son apathie, c'était pour souffrir d'une surexcitation nerveuse encore plus dangereuse. Le docteur Marintéau, un vieux praticien de ses parents, plus dévoué que savant, était son médecin, et découvrait chez elle successivement plusieurs maladies diverses. En ce moment il hésitait entre la fièvre intermittente tenace et les symptômes certains d'une maladie de cœur.

Le mal en effet était au cœur, mais non point exactement de la manière dont il l'entendait. Si dans l'organisation physique se révélaient de graves désordres, c'est qu'elle se dissolvait en quelque sorte la puissance d'une dévorante souffrance morale.

Il y avait à peu près trois mois que ce supplice durait quand le colonel Garnier entra un jour chez sa belle-sœur. Ses joues empourprées, l'œil étincelant. Il tenait à la main le *Moniteur de l'armée*, qu'il venait lui lire chaque fois qu'il le recevait.

Victoire! s'écria-t-il, écoutes ceci, ma sœur.

Et, dépliant son journal, il se mit à lire un court paragraphe, que Mme Garnier et Mélite écoutèrent le cœur palpitant.

Le lieutenant Arthur Garnier, et on donnait le numéro du régiment d'Arthur, avait été mis à l'ordre du jour le 24 nommé capitaine et promu au grade de chevalier de la Légion d'honneur. Après avoir vu tomber ses chefs, il s'était élancé à la tête de son bataillon et l'avait ramené pour la quatrième fois au feu. Il

n'avait reçu qu'une blessure insignifiante à la main droite."

Les deux femmes ne respirèrent qu'après cette dernière ligne. Il était sauvé, on pouvait alors songer à jouir de la gloire qu'il s'était acquise.

Eh bien! mesdames, demanda le vieux colonel d'une voix qui vibrerait comme le son d'un clairon le jour d'une bataille, avais-je tort de vouloir que ce garçon demeurât soldat, et ne voilà-t-il plus de quoi vous dédommager de toutes vos frayeurs? Si vous n'êtes pas fières de lui, je le suis, mille canons! car il gagne ses épaulettes comme on doit les gagner: devant l'ennemi. Voilà un bout de journal qui peut donner légitimement de l'orgueil à un homme, quand celui dont on honore le courage porte son nom.

Un cri rauque interrompit soudain le colonel. Il se détourna. Mme Garnier, les yeux dilatés et pleins d'une terreur indicible, était immobile, la bouche entrouverte comme si l'air lui manquait; le doigt tendu vers l'une des colonnes du journal que le vicillard lui avait présenté. Dans cette colonne apparaissait une seconde fois le nom de son fils.

— Quoi! qu'y a-t-il? balbutia le colonel, sincèrement effrayé.

Tandis que sa belle-sœur tombait comme foudroyée sur un fauteuil, en portant sa main à son front, il saisit le *Moniteur de l'armée*, son regard s'abaissa jusqu'à l'endroit fatal, et le journal lui échappa des mains.

Il avait lu ce simple avis:

"Le lieutenant Arthur Garnier était, il paraît, plus grièvement blessé qu'on ne l'avait d'abord cru. L'amputation du bras ayant été reconnue nécessaire, il est mort ce matin des suites de l'opération."

LUI!

Pendant trois jours la malheureuse mère fut en danger de mort. Elle avait fait fermer sa porte, son beau-frère et sa nièce elle-même n'en avaient pu franchir le seuil. Mélite avait respecté sa volonté, elle savait de ses nouvelles par le prêtre admis seul à la visiter.

— Elle est vraiment admirable de foi, disait-il, mais le coup sera mortel. Aujourd'hui elle a, d'après mes pressantes invitations, consenti à voir le médecin, mais sa présence me paraît à peu près inutile! Le croiriez-vous? ce qui la soutient, ce qui neutralise un peu l'effet de son immense chagrin, c'est de sentir que rien ne la retient plus sur cette terre, c'est d'espérer qu'elle rejoindra avant peu son fils.

Le matin du quatrième jour, Jeanette vint chercher Mélite; Mme Garnier l'avait demandée, et le médecin consentait à ce qu'elle la reçût.

La jeune fille se hâta de se rendre à cette invitation, sa douleur pouvait-elle être comparée à cette douleur! Quand elle arriva, Mme Garnier venait de se lever. Elle était à demi couchée sur une chaise longue, le visage décoloré, les yeux fermés, les mains jointes. Sur ses tempes pâles ondulaient ses cheveux blonds il y avait trois jours, maintenant légèrement argentés. Mélite l'embrassa sans pleurer. On l'en avait prévenue, la faiblesse de sa tante était si grande, son organisation nerveuse si irritée, que la moindre émotion pouvait avoir les plus funestes suites.

Il y eut un moment de silence. Les sanglots qui lui montaient à la gorge empêchaient Mélite de parler, et, l'eût-elle pu, elle n'aurait su que dire.

Le beau temps! dit enfin Mme Garnier en regardant le ciel, qui ce jour-là était d'une admirable pureté.

Mélite toussa pour s'éclaircir la voix, et parla du beau temps.

Il y a ainsi des moments où la parole et la pensée semblent divorcer. Pour dompter la pensée ardente, pour maîtriser l'émotion qui précipite le cours du sang dans les veines, les lèvres articulent des mots sans expression, mais sans danger. Ce sont des notes fausses, c'est vrai, mais le son qu'elles rendent ne pénètre pas jusqu'au cœur, ce sont des vibrations sans portée.

— Un peu d'air vous ferait peut-être du bien, Marie, dit le médecin. Voulez-vous vous approcher de la fenêtre?

— J'allais vous le demander, répondit la malade.

On poussa sa chaise longue et on ouvrit la fenêtre.

Elle frissonna sous les chauds vêtements qui la couvraient, mais, passant la main sur son front, elle dit :

— Cela me rafraîchit.

Et, renversant la tête en arrière, elle s'appuya au dos de sa chaise longue, et demeura pensive et silencieuse.

Alors commença entre Mélite et M. Marinteau une de ces conversations décousues, embarrassées, ennuyeuses, qui sont parfois de circonstances. Leur attention se concentrait sur cette femme au cœur dévasté, son malheur remplissait leur pensée, mais il fallait parler d'autres choses, veiller à ce qu'aucun mot imprudent n'éveillât les souvenirs; ne produisit un effet douloureux, et n'amènât un nouvel épanchement de douleur. Car, au nom de la science, le médecin avait dit : "Assez."

Mme Garnier, placée à droite devant la fenêtre, voyait s'ouvrir devant elle une des belles rues de T^{...}, celle qu'on appelle la rue de Paris, sans doute parce qu'il était de toute nécessité que les diligences qui y allaient passassent dans cette rue. Mélite s'était assise sur une chaise basse, presque à ses pieds; le docteur se trouvait à gauche et faisait face à la malade. Il parlait haut et la surveillait sans qu'il y parût.

Mme Garnier ne prêtait, en apparence du moins, aucune attention à ce qui se disait. Une fois cependant le docteur, s'oubliant, parla d'uniforme; elle tressaillit, mais resta calme. Il y avait un quart d'heure que Mélite et le médecin causaient, il se regardaient ne sachant plus que dire, quand le roulement d'une voiture se fit entendre sur le pavé.

— La diligence de Paris, sans doute, dit M. Marinteau.

— Oui, dit Mme Garnier dont les yeux restèrent fixés devant elle.

Mélite se leva et se pencha pour voir.

La lourde voiture allait grand train, atteignait presque le premier étage des maisons, dont elle n'était séparée que par la largeur d'un trottoir qui n'avait pas, certes, les proportions de ceux du boulevard des Italiens. Comme elle passait

rapide contre la maison de Mme Garnier, un des stores du coupé s'abaissa et une tête s'encadra dans l'ouverture. Mélite étouffa un cri, Mme Garnier, dont les traits s'étaient soudain contractés d'une manière effrayante, se leva debout, porta la main d'abord à son front par un geste d'effroi, puis à sa gorge, qui haletait, et d'une voix étouffée dit :

Mon fils !

Le médecin bondit sur son siège et la regarda avec stupéfaction, puis ses yeux se levèrent sur Mélite, pâle d'une violente émotion contenue. Mme Garnier était retombée assise et s'était couvert la figure de ses deux mains crispées, tout son corps tremblait.

La jeune fille alla vers le médecin :

— Je vous en prie, monsieur, dit-elle d'une voix basse et altérée, courez à l'hôtel de l'Europe, la diligence y mène un jeune homme, un officier qui ressemble à Arthur d'une manière saisissante. Hélas ! j'ai aussi été sur le point de m'écrier : C'est lui ! Faites-lui comprendre l'effet que sa vue produirait sur ma tante, qu'il ne se montre plus dans cette rue.

— Lui ressemble-t-il vraiment à ce point ? demanda le vieillard.

— Monsieur, c'est à s'y méprendre, j'en frissonne encore. Quand il s'est penché pour regarder, peut-être une maison voisine, ses yeux se sont arrêtés sur nous. Mon Dieu ! l'illusion était complète, si complète, que j'ai cru le voir sourire.

Et Mélite posa sa main sur son cœur, qui battait à lui briser la poitrine.

Le médecin regardait fixement Mme Garnier, qui ne bougeait pas.

— Mais allez donc, monsieur, répéta Mélite avec une certaine impatience. Dans l'état où elle se trouve, une seconde de secousse peut la tuer.

— Oh ! certes, murmura le docteur, une, c'est assez, c'est trop sans doute : regardez-la.

Mélite, effrayée de l'air extraordinairement inquiet qui se peignit soudain sur les traits du médecin, se tourna vers sa tante. Mme Garnier avait posé ses deux mains sur ses genoux, les yeux baissés elle faisait tourner sur lui de ses

doigts effilés son alliance, étroit anneau d'or qui ne la quittait jamais. Ses lèvres s'agitèrent, on eût dit qu'elle se parlait bas à elle-même.

M. Marinteau et Mélite échangèrent un regard chargé d'anxiété. Que signifiaient ce calme de mauvais augure, cette rêverie muette et sinistre, cette absence totale d'émotion dans un moment où toutes les fibres douloureuses de son cœur avaient dû éclater sous ce regard qui lui avait semblé celui de son fils ?

— Chère tante, vous tremblez de froid, dit enfin Mélite, qu'une crainte vague et terrible venait de saisir, laissez-moi fermer cette fenêtre.

Mme Garnier releva la tête et tourna son visage pâle vers elle. Son regard avait un éclat et une mobilité extraordinaire. Un sourire d'une étrange et navrante douleur passa sur ses lèvres tremblantes.

— Laissez cette fenêtre ouverte, dit-elle ; je veux voir Arthur revenir du collège.

Comme elle prononçait ces mots, épouvantable révélation de l'effet produit par cette apparition du hasard, un bruit de pas et de voix se fit entendre dans l'escalier, Mélite courut à la porte, l'ouvrit, regarda, la referma et revint en courant vers le médecin.

— Mon Dieu ! j'en deviendrai folle aussi, balbutia-t-elle, ce monsieur monte avec mon père, c'est Arthur, je suis sûre que c'est Arthur.

Le médecin se leva.

— Ne quittez pas votre tante, mademoiselle, dit-il, il faut que ce qui proquo s'explique, la situation est déjà assez grave et assez compliquée comme cela.

Il sortit de l'appartement. Mélite, en proie à une émotion indicible, alla reprendre sa place près de Mme Garnier, qui paraissait absorbée en elle-même et qui murmurait à demi-voix des paroles incohérentes ; des phrases coupées, inintelligibles, accompagnées de sourires et de regards qui donnaient le frisson.

VI

L'EFFET DU BONHEUR.

M. Marinteanu en sortant de la chambre, se trouva face à face avec les deux arrivants. Abaisant sans façon le bras du plus jeune tendu vers la porte, il la ferma, s'appuya contre le panneau, et, le toisant de la tête aux pieds :

— Est-ce vous, Arthur dit-il, ou est-ce une ombre, un spectre, un revenant de l'autre monde que j'ai devant les yeux ?

— Hein ! vois-tu, fit gaiement le colonel que te disais-je ? Docteur, il riait de ma stupéfaction, de ma frayeur, il ne voulait pas croire au bruit de sa mort. Quand je pense que tout cela est dû à l'imbecilité d'un employé, qui écrit Garnier pour Gasnier ! Si j'avais ce gaillard-là sous la main, je lui donnerais de bon cœur une volée de coups de plat de sabre, pour lui apprendre à ne pas jeter le trouble dans les familles avec ses faux renseignements.

— Maintenant que mon identité est bien constatée, mon oncle, dit le jeune homme, laissez-moi aller embrassez ma pauvre mère, que cette fausse nouvelle à dû jeter dans le désespoir.

Le médecin ne bougea pas.

— Votre mère est fort malade, mon ami, dit-il tristement : je vous en prie, ne précipitez rien.

— Comment, malade ! s'écria Arthur : mon oncle, tout à l'heure, me disait que tout danger avait disparu.

— Et c'était lui, lui-même qui me l'avait assuré, répondit le colonel en montrant le docteur du geste.

— C'était vrai alors, colonel, mais qui pouvait prévoir ce qui est arrivé ? Mon cher Arthur, votre mère vous a vu.

— Certainement, elle était à sa fenêtre quand je suis passé.

— Eh bien ! réfléchissez-y : elle vous croyait mort, elle était affaiblie par trois mois de souffrances morales, par quatre jours de douleurs sans nom. L'impresion qu'elle a éprouvée a été soudaine, terrible, fatale.

— Mais, enfin, mon oncle, vous m'assurez avec toutes ces définitions. Que

cela ait été ainsi, je le veux bien, et il est regrettable qu'elle m'ait aperçu et qu'on n'ait pas pu prendre des ménagements pour lui annoncer ma résurrection. Seulement je ne comprends pas pourquoi vous me retenez ici. Quelque souffrante qu'elle soit, ma présence ne peut que lui faire du bien.

— Je ne vous ai pas dit positivement qu'elle souffrait, je... elle...

— Quoi ! Ces réticences me font bouillir le sang dans les veines, et, que vous le veuilliez ou non, j'entrerai chez ma mère.

Et le jeune homme, faisant un pas en avant, tendit le bras.

— Arthur, dit M. Marinteanu d'un ton embarrassé, croyez-moi, attendez, soyez prudent ; vous ne devinez donc pas ce que je n'ose pas vous dire.

Osez, monsieur, et, au nom du ciel, expliquez-vous. Pourquoi toutes ces précautions ?

— Parce que votre mère, en vous voyant, est devenue... mon enfant ; vous m'avez demandé... la vérité... folle... de bonheur.

Arthur pâlit affreusement et recula.

— Littéralement, reprit le médecin, votre vue a déterminé un trouble profond dans ses facultés mentales. Ce n'est peut être qu'une crise, qu'un ébranlement des nerfs ; ces démences subites ne sont, à proprement parler, qu'une maladie le plus souvent guérissable. Dans l'état où elle se trouvait, il n'y a rien là qui doive étonner. L'inquiétude, le chagrin, l'ont usée. Pour lui annoncer l'erreur commise il aurait fallu prendre des précautions infinies. Au lieu de cela, vous apparaissez vivant devant elle ; malheureusement, elle n'a pas eu, comme votre cousine, l'idée d'une ressemblance, ses yeux et son cœur ne l'ont pas trompée. De là une émotion si violente, si soudaine, qu'elle a réagi sur le cerveau avec une force telle, que cela a été instantané.

Arthur écoutait la tête baissée, des larmes roulaient sur ses joues.

— Folle ! murmurait-il, folle ! mon Dieu ! est-ce possible !

— Mais, mon cher docteur, dit le colonel tout ému, il faudra bien qu'Arthur paraisse devant elle. Est-ce que

par hasard vous songeriez à le lui dé- tendre ?

Le médecin ne répondit pas sur-le- champ, il réfléchissait.

— Je voudrais même espérer que sa vue serait capable d'opérer une réaction salulaire, dit-il enfin ; et, crise pour crise, il vaut mieux essayer maintenant que plus tard. Ces sortes de maladies du cerveau sont pleines de mystères et ont des causes souvent multiples. Je de- mande à l'examiner de nouveau. Dans l'état d'abandon où elle se trouve main- tenant, il serait dangereux de tenter une épreuve. Dans dix minutes vous pourrez entrer, je tousserai pour vous avertir.

Cet avertissement donné, il rentra dans l'appartement de Mme Garnier. Elle y marchait d'un air pressé. La sur- excitation de ses nerfs lui donnait une force factice qui la trahissait parfois ; alors elle s'arrêtait, s'asseyait et adres- sait à Mélite des demandes puérides auxquelles la jeune fille répondait en pleurant.

M. Marinteanu avertit Mélite de ce qui allait se passer, puis s'approcha de Mme Garnier, la fit parler, lui tâta le poul, examina minutieusement cette physionomie mobile sur laquelle pas- saient les expressions les plus diverses. On la voyait rire et puis sangloter. Elle rêvait, et puis l'effroi se peignait dans ses yeux, et elle jetait autour d'elle des regards épouvantés.

Cet examen fini, il s'assit en hochant la tête et toussa. C'était le signal con- venu. La porte s'ouvrit aussitôt : Arthur parut et s'élança vers sa mère, les bras tendus.

Le médecin, le colonel et Mélite la dévoraient des yeux.

La pauvre femme recula d'un pas, re- garda froidement ce visage chéri en ce moment bouleversé par l'émotion, et dit avec une grande dignité :

— Monsieur !...

Arthur étouffa un cri de douleur.

— Mais, ma sœur, dit doncement le colonel attendri presque jusqu'aux lar- mes, ce monsieur ne vous est pas in- connu, regardez-le bien.

— Naman ! s'écria Arthur en levant de nouveau ses mains vers elle.

La folle sourit et leva les épaules.

— Mon frère, emmenez ce jeune homme, dit-elle, il ne sait ce qu'il dit.

— Mais c'est votre fils, Marie ! s'écria impétueusement le colonel ; on vous avait trompée ; Arthur n'était pas mort, et la preuve c'est qu'il est là, vivant, devant vous !

Hélas ! elle écoutait sans comprendre, elle regardait la main droite d'Arthur encore enveloppée de bandages. Tout à coup elle parut inquiète, et, montrant du doigt son épaulette :

— Emmenez-le, répéta-t-elle en bais- sant la voix, je ne veux pas que mon fils le voie ; cet enfant a déjà des idées, voyez-vous, et, quand il sera grand, il pourrait me quitter. Allez, mais allez donc ! il est bientôt quatre heures, il va revenir, je ne veux pas qu'il le voie, non !

Son effroi grandissait, ses mains trem- blantes s'étaient dirigées vers Arthur, comme pour le repousser, elle avait l'air de prêter l'oreille à des bruits qu'elle était seule à entendre.

— Le voici, s'écria-t-elle, j'entends son pas ! allez, allez bien vite, il ver- rait l'uniforme, il voudrait partir, et je ne veux pas qu'il parte.

Son accent était devenu déchirant ; le médecin fit un signe à Arthur : le jeune homme sortit, il éclatait en san- glots.

VII

LES EX-ÉTUDIANTS.

Attendant à son confortable apparte- ment de vieux garçon, le docteur Ma- rinteanu avait un jardin d'une assez grande étendue. Il aimait les fleurs et prétendait que ces plantes gracieuses, aux pétales éclatants, aux tiges vigou- reuses, au frais coloris, lui délassaient les yeux et lui faisait oublier les corps amaigris, les teints livides de ses mala- des. Il avait de plus l'avantage de pou- voir offrir, de temps en temps, à ses cli- entes préférées un joli bouquet, qu'on n'aurait vraiment pas dit composé par des mains habituées à manier la lan- cette et le scalpel.

Un peu plus de six mois après le re-

jour inespéré d'Arthur Garnier, retour qui avait été si fatal à sa mère, M. Marinteuu faisait, en robe de chambre, la visite de ses fleurs. Tant pis pour le patient qui avait besoin de ses services à cette heure, le docteur avait l'âme féroce, et, le laissant gémir, il continuait l'examen de ses plates-bandes avec une grande liberté d'esprit, ou plutôt, comme il le disait lui-même en riant, une grande dureté de cœur. C'était sa manie, et, par ailleurs, il était si bon, si obligeant, qu'on n'avait pas le courage de lui en vouloir.

Ce matin-là s'étant arrêté consterné devant un géranium la veille encore tout fleuri et tout embaumé; le vent de de la nuit avait passé, et les pétales roses, marbrés de brun, s'étaient envolés pour ne plus revenir.

— Les fleurs, elles aussi, souffrent peut-être quelquefois et se fanent certainement.

Telle était la pensée philosophique à laquelle s'abandonnait le docteur, en la développant, quand son domestique parut au bout de l'allée, et, s'approchant, lui remit une lettre.

Il regarda l'adresse, gagna une chaise placée non loin de l'endroit où il se trouvait, s'assit, brisa l'enveloppe, et lut ce qui suit :

« Voila un mois que je suis de retour à la Loge, mon cher oncle, et je n'ai pas encore eu le courage de vous écrire : c'est vous dire que j'ai échoué dans cette nouvelle tentative. Je n'ai plus d'espoir. Les médecins spéciaux de Paris m'ont quelque temps leurré d'une espérance vaine : l'état de ma mère ne s'est point du tout amélioré. Et comme elle souffrait de sa réclusion dans une maison de santé, comme je croyais remarquer que ce traitement fort rigoureux l'affaiblissait et joignait des tortures physiques aux souffrances morales, j'ai dit adieu à une science impuissante et je l'ai ramenée à la Loge. Elle est certainement moins malheureuse à la campagne qu'à la ville. Sa folie y est plus douce et on peut la laisser errer dans les jardins. Quand il pleut, elle garde la chambre. Elle s'occupe de différents ouvrages, qu'elle n'achève jamais, qu'elle prend et qu'elle laisse tour à

tour. Tout converge vers son idée; des étoffes qui sont mises à sa disposition elle confectionne des vêtements d'enfants. Blouses, chaussettes, chemises, sont expédiées au collèges où Arthur attend des vacances qui n'arrivent jamais. Au sortir de la cour des pauvres reçoivent ces paquets, dont la seule adresse, écrite ce sa main, me navre. Ces malheureux ont une manière de se montrer reconnaissants, et je la leur ai indiquée, c'est de prier pour sa guérison. Le soir elle est plus agitée, moins facile à conduire. A une certaine heure elle s'enferme dans sa chambre, et, comme toutes les précautions sont prises, je ne m'y oppose pas. La nuit elle va, elle vient, se couche, elle se lève elle passe dans l'appartement que j'habitais enfant et qui touche au sien. Elle en porte toujours la clef sur elle, et personne n'a le droit d'y entrer. L'état général de sa santé est satisfaisant. Sa vie maintenant, la voilà, et je ne puis répondre plus exactement aux demandes renfermées dans votre dernière lettre. C'est par Jeannette, sa servante dévouée, que je connais ces détails. Je ne suis pour elle qu'un étranger; j'habite le pavillon du jardin, et je ne parais devant elle que le moins souvent possible, elle ne souffrirait pas que je me mêlasse à sa vie intime.

« Pour ce qui me regarde, que vous dirai-je ? Le malheur de ma mère anéantit mon avenir. Je ne parle pas seulement de mon avenir militaire, j'abandonne sans regret cette carrière que j'avais embrassée sans vocation. Oh ! les jeunes ! J'aurais pu rendre ma mère heureuse, vivre moi-même heureux près d'elle, et, pour satisfaire un caprice, pour obéir à une folle vanité, pour me ranger parmi les adorateurs de ce fantôme décevant qu'on appelle la gloire, j'ai été ingrat, j'ai méprisé ses larmes, mis en oubli ses sacrifices et préparé de longue main, par mon abandon, le malheur qui me frappe. Eh bien, j'en suis cruellement puni ! Ma propre vie est brisée, car elle ne m'appartient plus. Je n'abandonnerai pas cette pauvre femme qui m'a trop aimé. Elle mourra dans mes bras, sans me reconnaître sans doute, mais elle y mourra. J'ai renoncé à Méélite, c'est-à-dire au bonheur. En

face de ma mère en démence, je ne puis placer une jeune femme. Elle eût été assez dévouée pour accepter cette mission douloureuse, cette existence privée de paix et de joies : je ne l'ai pas voulu. Voilà mon sacrifice suprême accompli, je l'ai fait en expiation de ma dureté de cœur, et, le jour où il a été consommé, j'ai regardé ma mère sans pleurer. Mon amour filial par cet acte avait égalé son amour maternel.

« Je vous remercie des démarches que vous avez faites près de votre ami, cet ex-médecin d'aliénés. Il a, il est vrai, une grande réputation, et, comme vous le dites, sa longue expérience double ses moyens d'action. Je doute fort que vous obteniez qu'il se dérange. A son âge, avec sa fortune, on y consent difficilement, et l'on m'a dit que les affaires de famille qui l'ont appelé à T... l'occupaient. Je lui écrirai, si vous voulez, et, s'il le faut absolument, je lui mèn timerai ma mère. Je ne vous le cache pas, ce serait acheter cher une consultation qui ne produirait sans doute rien. Les voyages la fatiguent horriblement et empirent son état. Elle est tourmentée, inquiète. Elle ne voit partout qu'embûches et que complots contre son fils. La surveillance est à la fois pénible et difficile. Chacun de ses compagnons de route, chaque passant est un assassin aposté par des ennemis imaginaires. Ceci vous explique la répugnance que j'éprouve à lui faire quitter la Loge, où elle se plaît, où elle retrouve des souvenirs heureux et où elle est aussi calme qu'on peut l'espérer. Pour ce qui est de retourner l'hiver à la ville, n'y comptez pas. Mon oncle et Mélite doivent y être revenus, et la force humaine a des limites.

« Adieu, cher oncle, merci encore une fois de l'intérêt que vous portez à ma pauvre mère, merci pour les espérances que de me faire concevoir sur ce célèbre médecin, je n'ai plus d'espoir qu'en Dieu.

« Votre neveu affectionné,

« ARTHUR GARNIER. »

(A continuer.)

VARIETES.

Un paysan, qui devait une somme d'argent qu'il ne voulait pas rendre vint trouver un avoué. Celui-ci, entrant dans les vues de son client, lui demanda s'il avait fait un écrit.

— Non, dit le paysan.

— Votre affaire est donc bonne. Quand votre créancier réclamera, vous lui direz : Vous ai-je fait un écrit ? — Non. — Eh bien ! pourquoi vous croirait-on plutôt que moi ? Je ne vous dois rien, je l'affirme ; prouvez que je mens ; je vous en défie. Pas d'écrit, pas d'urgent.

— Grand merci, dit le paysan. Maintenant, monsieur, combien vous dois-je pour la consultation ?

— Mon ami, c'est quinze francs.

— Quinze francs ! Allons donc !

— C'est le prix.

— Voyons, entendons-nous. Voulez-vous cinq francs ?

— Non, quinze.

— Arrangeons-nous à huit francs, hein ?

— Non, mille fois non, je ne rabattrai rien.

— Vous ne voulez pas de huit francs ?

— Non.

— Eh bien ! vous n'aurez rien.

— Comment ! maraud, c'est ce que nous verrons.

— Où ça ?

— Chez le commissaire.

— Et, qu'est-ce qu'il me fera, votre commissaire ?

— Il te fera payer, misérable, les quinze francs que tu me dois.

— Ah ! que nenni !

— Que tu me dois, entends-tu ?

— Moi ! je vous dois ? quoi donc ? Vous ais-je fait un écrit ?...

..

Un avare rendant visite, le soir, à un de ses confrères, le trouva travaillant.

— Prenez un siège, dit celui-ci, et causons.

Puis, il éteignit la lampe.

— Eh bien ! fit l'autre étonné ; quelle est votre idée ?

— Pour causer, nous n'avons pas besoin de voir.

— Il est vrai... Eh mais, dites donc ajouta le visiteur, nous pouvons, sans vous gêner ménager encore nos habits. Et... il ôta sa cuvette.

..

Un autre agonisait

— J'avais commandé cinquante sangsues sur l'épigastre ? dit le médecin à la prochain veuve.

— Elles ont refusé de prendre.

L'avare, qui entendit, retint son dernier soupir pour bégayer :

— Faudra pas les payer au pharmacien.

..

Jasmin qu'us-tu fait de la lettre que j'ai laissée ce matin sur mon bureau.

— J'ai été la jeter à la poste.

— Comment ! tu ne t'es donc pas aperçu que l'adresse n'était pas dessus ?

— Si fait monsieur ; mais j'ai pensé que vous ne vouliez pas que je susse à qui elle était adressée.

..

— Jean, vous porterez cette lettre à la poste.

— Oui monsieur ; j'y cours.

— Attendez, voici quatre sous pour affranchir la lettre.

— Bien, monsieur.

— Allez.

(Une heure après.)

— Jean avez-vous porté ma lettre ?

— Oui monsieur.

— L'avez-vous affranchie ?

— Oh oui. Ah ! à propos, il faut que je donne à monsieur le reçu.

— Quel reçu ?

— Eh bien, le reçu des quatre sous ?

Et Jean tire de sa poche... le timbre-poste de vingt centimes qu'il devait mettre sur la lettre.

..

Une dame, voulant rendre ses visites du jour de l'an, dit à son valet de pied

d'aller prendre sur la table un paquet de ses cartes.

— Vous en déposerez une, dit-elle, dans toutes les maisons devant lesquelles je ferai arrêter la voiture ; je vous dirai à qui il faut la faire remettre.

— Bien, madame. Quelle carte faudra-t-il donner ?

— Comment, quelle carte ? mais... n'importe laquelle.

On part. Le valet descend une trentaine de fois, vient prendre le nom des personnes, entre chez les concierges, remet partout une carte.

Il y avait plus de deux heures que la distribution durait, quand la maîtresse dit au domestique :

— Vous reste-t-il encore beaucoup de cartes ?

— Non madame, je n'ai plus que l'as de pique.

L'imbécile avait distribué un jeu de piquet !

..

Un aveugle avait cinq cent écus qu'il cachait dans un coin de son jardin. Cette opération avait été vue par un voisin qui, le jour même, déterra le magot et l'emporta.

Mais l'aveugle soupçonna notre homme ; il vint le trouver et lui dit :

— Voisin, je viens vous demander conseil.

— A votre service, dit l'autre.

— Merci. Mais vous serez discret ?

— Je vous le jure.

— Bien. Écoutez : j'ai en ma possession mille écus, dont j'ai placé la moitié en lieu sûr ; j'y cacherais bien le reste, mais c'est mettre tous ses œufs dans le même panier, et...

— Mais, si l'endroit est sûr ?

— Oh ! très-sûr !

— Eh bien, mais à votre place, je m'en contenterais.

— Allons, soit ; je m'en contenterai donc aussi.

Comme l'aveugle l'avait prévu, l'autre courut à la cachette, et, comptant trouver bientôt le double de la somme, remit ce qu'il avait volé.

Un peu plus tard, comme il retournait au nid, il rencontra l'aveugle qui lui dit :

— Voisin, l'aveugle a vu plus clair que

vos deux yeux... Mon argent est en bon lieu.

— Ah bah !

— Oui ; je vous dirai cela... chez le commissaire.

Un troupier se grattait devant un autre troupier.

— As-tu des puces ? lui dit son ami.

— Oh non !... les punaises les ont mangées.

Un bourreau, conduisant au gibet un pauvre diable, lui dit :

— Écoutez, je ferai de mon mieux ; mais je dois vous prévenir que je n'ai jamais pendu.

— Ma foi, répond le patient, je vous avouerai également que je n'ai jamais été pendu non plus ; mais que voulez-vous ! nous y mettrons chacun du nôtre. Il faut espérer que nous nous en tirerons.

LE FEUILLETON.

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois. Prix de l'abonnement : un an \$1 un numéro 5 centins.

Les personnes qui désirent souscrire peuvent le faire en adressant le montant de leur abonnement *franco* : A. M. J. B. BOURDEAU, Imprimeur-Gérant, Bureau de Poste, Montréal, ou aux Messieurs suivants, qui sont autorisés à recevoir les abonnements :—

MONTREAL.

Z. Chapeleau, Libraire, Rue Notre Dame.

J. B. Rolland et fils, Libraires, Rue St. Vincent.

Beauchemin et Valois, Libraires, Rue St. Paul.

Charles Payette, Libraire, Rue St. Paul.

F. Pigeon, Libraire, Carré Chaboillez.

W. Dalton, coin des rues Craig et St. Laurent.

QUEBEC.

T. E. Roy, 8 Rue St. Joachim, Haute-Ville.

Garant et Trudel, Libraire, 12 Rue de la Fabrique, Haute-Ville.

Léger Brousseau, Libraire, 7 Rue Buade, Haute-Ville.

J. N. Duquette, Libraire, 28 Rue Buade, Haute-Ville.

Hardy et Marcotte, Libraires, 4 Rue Notre Dame, Basse Ville.

J. A. Langlais, Libraire, Rue St. Joseph, faubourg St. Roch.

OTTAWA.

L. J. Cazault, Bibliothèque du Parlement.

ST. HYACINTHE.

M. Kéroack, Libraire.

POINTE-LEVIS.

Léon Roy, N. P.

JOLIETTE.

L. A. Dérome.

TROIS-RIVIÈRES.

Chs. Royer.

LAPRAIRIE.

Adolphe Beauvais, N. P.

BEAUCHARNOIS.

A. de Martigny.

L'ASSOMPTION.

Dr. S. Viger.

YAMACHICHE.

Dr. E. Lacerte.

TERREBONNE.

Fr. de Sales Prévost.

ST. ISIDORE.

C. Therrien.

ST. JÉROME.

J. B. Lefebvre-Villemure.

ST. ATHANASE.

Damase Carreau.

ST. JEAN D'IVERVILLE.

H. E. Forbes.

SOREL.

M. Mathieu, N. P.

BERTHIER (EN HAUT.)

N. Doucet, N. P.

SHERBROOKE.

G. E. Rioux, Avocat.

J. B. BOURDEAU, IMPRIMEUR-GÉRANT.